

Daniel Lanois
avec Keisha Kalfin



la musique
de l'âme

*traduit de l'anglais
par Rachel Martinez*

Boréal

© Daniel Lanois 2010
© Les Éditions du Boréal 2011 pour l'édition française au Canada
Dépôt légal : 4^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2010 par Farrar, Straus
and Giroux sous le titre *Soul Mining: A Musical Life*.

Diffusion au Canada : Dimedia

ISBN 978-2-7646-2133-2

Données de catalogage disponibles

1

Quatre enfants, cinq cents milles

LA RIVIÈRE DES OUTAOUAIS sépare l'Ontario du Québec, le Canada qui parle anglais du Canada qui parle français. Lorsque j'étais enfant, aussi loin que portait mon regard, la rivière était souvent recouverte de troncs d'arbres qui flottaient jusqu'à l'usine de papier. L'odeur pénétrante de soufre faisait partie du paysage. La route longeant la rive était flanquée de montagnes de billots. Des grues à long bec crachaient leur étrange mixture, proche déjà de la pulpe de papier. Mes parents habitaient du côté québécois de la rivière, du côté français, dans un lotissement du gouvernement appelé le Projet Dusseau. Je n'ai parlé que le français jusqu'à l'âge de dix ans. Je garde un merveilleux souvenir de mon enfance dans cette communauté. Je ne me suis jamais trop soucié du fait que nous étions pauvres. Les enfants ne pensent pas à ça.

Le paysage québécois me fascinait. Les ponts de bois couverts comme des cabanes d'oiseaux pour les protéger de la neige. Les escaliers de bois surmontés d'un toit. *Si la neige s'accumulait trop et que le temps s'adoucissait, on était parfois incapable de sortir jusqu'au printemps. On mettait des chaînes aux pneus pour améliorer la traction. Tout le*

monde traînait dans son coffre le nécessaire pour remorquer sa voiture et recharger sa batterie. Au pays de l'érable à sucre, on est très conscient de la puissance des saisons.

On pouvait mourir de froid si on ne prenait pas de précautions pour l'hiver. Dans ce coin du monde, se préparer pour la survie est une seconde nature, même pour un jeune garçon. C'est toujours là, ça ne nous laisse jamais tranquille. Quand arrive le dégel, on peut entendre craquer les érables qui s'éveillent, boivent l'eau de la neige fondue qui grimpe dans les branches des arbres endormis. C'est comme ça qu'on obtient l'eau d'érable. Un chalu-meau planté dans le tronc interrompt le flux de la sève, et si le coteau où vous habitez n'est pas trop pollué, vous pouvez en boire un coup. La densité variable qui sépare l'eau d'érable du sirop et du sucre d'érable dépend du temps d'ébullition. Comme les domaines vinicoles de France ou les vallées du Kentucky où l'on élabore le bourbon, les régions du Québec où l'on exploite l'érable à sucre produisent des quantités limitées et des crus de qualité dont le goût dépend de la composition du sol, de l'intensité du soleil, et de l'amour et des soins apportés par le patron de l'érablière.

Je me souviens du rite de la tire d'érable au printemps. On versait le sirop bouillant sur la neige blanche, puis les enfants accouraient avec des bâtonnets autour desquels ils roulaient la tire figée pour en faire une sucette — le cadeau de la nature aux amateurs de sucre. En ce temps-là, le traîneau de grand-père tenait lieu de véhicule familial. Il était tiré par des chevaux et on déposait des briques chaudes aux pieds des passagers pour tenir tout le monde au chaud.

Le dimanche à l'église. Les paroissiens emmitouflés

dans leurs fourrures. La maison de Dieu était la maison de la coopération. Le sermon du curé enchaînait tout naturellement avec les nouvelles du village : une telle vient d'accoucher, on demande des vêtements usagés, le puits d'un tel s'est tari, le bazar de la paroisse a lieu la semaine prochaine, on a besoin d'aide pour construire une grange. Toute l'information importante touchant le village s'échangeait dans la maison de Dieu. On pratiquait le troc : mes œufs contre ton bois, je laboure ton champ et tu me donnes du maïs...

On cuisinait dans toutes les maisons, et ma grand-mère Aurore ne faisait pas exception. Elle avait la main heureuse avec le sirop d'érable. Son sucre à la crème, dont la recette avait été raffinée au fil des générations, était assurément le meilleur. À l'autre extrémité du spectre des saveurs se trouvait sa tourtière, bien entendu. Elle conservait jalousement ces anciennes recettes. D'une maison à l'autre, on se vantait de préparer un meilleur sucre à la crème ou une tourtière plus savoureuse.

À l'époque, les enfants se rendaient à l'école à pied. C'est une des choses qui me plaisaient de notre communauté. Comme nous habitions à la limite de la ville, mon frère Bob et moi nous promenions un peu partout après la classe et faisons tout ce dont nous avons envie. Nous avons passé de longues heures près du chemin de fer ou sur les rives à jouer à des jeux de garçons, comme lancer des cailloux et déposer des *cennes noires* sur les rails pour les voir se faire aplatir au passage du train. Les inscriptions sur les flancs des wagons nous fascinaient : Canadian Pacific Railway, Canadian National Railway et d'autres noms de villes et de provinces. Des noms exotiques comme Saskatoon, Thunder Bay, Wa Wa et Mississauga, qui stimulaient notre imagination. Des rouleaux d'acier provenant

de l'Ouest, des wagons à bestiaux, des plates-formes vides, des wagons couverts aux portes ouvertes... Nous inventions des histoires sur leur provenance et leur destination.

Nous avions comme deuxième terrain de jeu une usine de carreaux de céramique du nom de Primco. Nous collectionnions les carreaux abîmés avec lesquels nous inventions des jeux. Quelques ouvriers bienveillants nous refilaient des tuiles aux formes irrégulières, qui venaient s'ajouter à notre jeu de construction bien à nous. J'adorais l'odeur de cette usine. Les fourneaux brûlaient jour et nuit et cette activité constante me plaisait. J'imagine l'amusement des ouvriers voyant la tête de ces deux frères à la fenêtre de l'usine, qui attendaient qu'ils leur fassent l'aumône de quelques tuiles. Déjà, à cet âge tendre, Bob et moi aimions ce sentiment de productivité.

J'ai vécu une enfance heureuse, sans trop penser aux problèmes matrimoniaux de mes parents jusqu'à ce que je les entende se disputer la nuit. Bob, mon jeune frère Ron et moi dormions dans une chambre tandis que mes parents occupaient l'autre. Depuis la naissance de ma sœur Jocelyne, notre deux-pièces était devenu trop petit. Quatre bouches à nourrir, pas de travail, c'est ce qui a miné la relation de mes parents, c'est là tout a commencé. Mon père s'est mis à se défouler en buvant, et en frappant ma mère. Plus tard, j'ai écrit une chanson là-dessus, *Jolie Louise*, les espoirs et les rêves déçus envisagés du point de vue de mon père.

Ma jolie, how do you do ?
Mon nom est Jean-Guy Thibault-Leroux
I come from east of Gatineau
My name is Jean-Guy, ma jolie

J'ai une maison à Lafontaine
where we can live, if you marry me
Une belle maison à Lafontaine
where we will live, you and me
Oh Louise, ma jolie Louise

Tous les matins au soleil
I will work 'til work is done
Tous les matins au soleil
I did work 'til work was done
And one day, the foreman said
« Jean-Guy, we must let you go »
Et pis mon nom, y est pas bon
at the mill anymore...
Oh Louise, I'm losing my head,
I'm losing my head

My kids are small, four and three
et la bouteille, she's mon amie
I drink the rum 'til I can't see
It hides the shame Louise does not see
Carousel turns in my head,
and I can't hide, oh no, no, no, no
And the rage turned in my head
and Louise, I struck her down,
down on the ground
I'm losing my mind, I'm losing my mind

En septembre '63
kids are gone, and so is Louise
Ontario, they did go

near la ville de Toronto
Now my tears, they roll down,
tous les jours
and I remember the days,
and the promises that we made
Oh Louise, ma jolie Louise, ma jolie Louise

Quand elle en a eu assez des mauvais traitements, ma mère a pris le train avec ses quatre enfants et a quitté le Québec pour Hamilton en Ontario — un voyage d'environ 500 milles — et elle n'a jamais regardé en arrière. Son frère, qui avait trouvé un emploi de barman à Hamilton près de Toronto, avait acheté une maison de chambres à l'arrière de laquelle nous avons habité jusqu'à ce que ma mère se ressaisisse. Mon père n'était pas content de cet arrangement, et quelques mois plus tard il est venu chercher ses garçons. Nous rentrions à pied à la maison après l'école quand mon père est apparu. Nous étions contents de le revoir et nous avons sauté dans sa voiture. C'est ainsi que nous avons roulé 500 milles pour rentrer au Québec. Il nous a installés dans un chalet au bord d'un lac où nous avons vécu durant quelques mois. Mon père travaillait en ville comme menuisier et nous laissait seuls toute la semaine. Inutile de dire le plaisir que nous avons eu. Nous étions trois garçons de cinq, neuf et douze ans.

Mon père était un rocker, comme ses amis, mais de ceux qui s'habillaient avec recherche — pas de jeans. Ils étaient élégants, avaient du style, et puisqu'on était à la fin des années 1950 on parlait beaucoup de voitures. *Une Chevrolet 1957 à deux couleurs tout équipée qui se faisait beaucoup regarder sous le capot.* Mon père était charmant et avait fière allure — et les femmes adorent les hommes

charmants. Le charme fait oublier tant de choses. C'était une époque macho et ça me plaisait bien.

Mon père et ses amis chassaient. Il y avait toute une mythologie entourant la vie dans les bois. Je me souviens quand mon père m'a enseigné comment marcher dans la forêt, ce qu'il avait lui-même appris des Indiens. Il s'agissait avant tout de ne faire qu'un avec la nature : on fait un pas, puis on s'arrête pour écouter. Ce qu'on aura entendu durant cette « écoute » va dicter la direction de l'autre pas, puis on s'arrête encore. Les humains ne sont que des invités dans la forêt. Tout comme un marin ne sous-estime jamais la puissance de l'océan, le chasseur n'oublie pas les règles de la forêt. Grâce à leur ouïe développée, les animaux reconnaissent de très loin la maladresse de l'intrus humain. La pause que l'on fait pour tendre l'oreille entre deux pas rapproche l'homme de l'instinct animal.

L'hiver ajoute une nouvelle dimension à la vie en forêt. Les bancs de neige renferment des secrets. Un pas imprudent peut troubler la paix. Seule l'expérience permet de déterminer quel genre de relief repose sous le mystérieux tapis blanc. Il est plus facile de suivre les pistes d'animaux dans la neige, mais un chasseur imprudent n'y gagnera rien s'il trébuche parce qu'il n'a pas su deviner ce qui se cachait sous la belle surface.

Lorsqu'il fait chaud et que les moustiques nous mangent tout rond, la gomme de pin peut nous sauver. Jocko Proux, un des vieux de la communauté, avait survécu toute une semaine dans le bois en s'en couvrant le corps pour se protéger des piqûres.

On dit que nous, les humains, nous marchons en rond lorsque nous nous perdons dans le bois. Pour aller droit, il suffit de faire une marque sur le tronc d'un bou-

leau, puis sur un deuxième deux cents pieds plus loin, et ainsi de suite. Les gens qui fréquentent la forêt connaissent bien ce truc.

Une préparation adéquate était la clé de la survie dans les communautés isolées du nord du Québec, qui étaient nombreuses à ne pas avoir l'électricité. Partout, les saisons dictent les comportements humains. Si on voulait conserver sa nourriture dans la glacière durant l'été, il fallait couper de la glace sur le lac en hiver. C'était un effort collectif. Un groupe d'hommes armés de longues scies à bûches coupaient des blocs de deux pieds d'épaisseur qu'ils soulevaient à l'aide d'énormes pinces. Ils les déposaient sur des traîneaux pour les transporter jusqu'à la rive. Les abords du trou béant étaient glissants. Un instant de distraction et on pouvait se noyer. Ce travail dangereux était la version nordique des corvées de construction de grange chez les mennonites. Tout le monde contribuait à remplir le dépôt de glace de chaque famille, une cabane de cèdre remplie de sciure de bois. La sciure de bois est un isolant remarquable et gardait les blocs de glace intacts pendant toute la belle saison. La famille qui n'a pas rempli sa glacière en hiver ne pourra pas garder son poisson au frais l'été venu.

Quand mon père nous laissait au chalet, nous faisions à peu près tout ce que nous voulions. Bob et moi avons beaucoup tiré à la carabine. Mon frère était très habile et aurait pu devenir tireur d'élite. J'aimais l'odeur des balles qui explosaient près de mon visage. Tous les trois, nous adorions tirer avec nos carabines. Nous avions une .303, une Winchester, et une .22. La .303 était une bonne arme pour la chasse au chevreuil, mais même la .22 nous procurait beaucoup de plaisir parce que c'était la ver-

sion à douilles longues qui permettait d'atteindre des cibles plus éloignées. Il y avait près de chez nous une carrière de sable où nous nous amusions à tirer des flèches vers le ciel. Nous fermions les yeux en attendant de voir où elles tombaient, parfois à nos pieds. Nous ne nous rendions pas compte que nous risquions d'être atteints à la tête à ce jeu de « roulette québécoise ». Pourquoi une telle imprudence ? Elle illustre simplement l'insouciance des garçons. Ron, le plus jeune, ne tirait pas à l'arc. À cinq ans, il cuisinait pour nous, debout sur une chaise devant le poêle à bois. Nous avons tous survécu et, aussi fou que cela puisse paraître, je crois que ce fut une bonne période d'apprentissage.

Ma mère est finalement venue nous kidnapper à son tour et nous avons refait les 500 milles en sens contraire pour retourner à Hamilton. On n'a plus tiré à la carabine. Je sais que mon père aimait ses fils, mais je crois que ma mère a fait ce qu'il fallait. La situation était un peu insensée, mais j'apprécie le fait que mes parents ont pris toutes les décisions sans avoir recours aux tribunaux. J'ai toujours été fasciné par le fait que certaines personnes n'assument pas la responsabilité de leurs actes. Vous laisseriez un juge quelque part régler une situation dans laquelle vous vous êtes jetés avec bonheur ? Un pur étranger pourrait régler une affaire entièrement personnelle ? Les poursuites, les accusations, tout découle de là. Mes parents ne se sont plus jamais adressés la parole et mon père n'a jamais été forcé de verser une pension alimentaire. Ce fut une rupture propre et nette.

Nous nous sommes réinstallés dans l'appartement à l'arrière de l'immeuble de mon oncle. Mes deux frères et moi partagions l'unique chambre tandis que ma mère

et ma sœur dormaient sur le canapé-lit. Si ce n'est de la difficulté à nous habituer à la langue anglaise, nous avons eu du bon temps. Nous allions à l'école à pied, à un mille et demi de la maison. J'adorais marcher en observant les usines qui jalonnaient ma route. L'air était souvent chargé de l'odeur de brûlé des aciéries. Nous fréquentions une école de langue française dirigée par des religieuses, un vaste immeuble vétuste voué à la démolition. Tous les enfants apportaient leur repas du midi qu'ils mangeaient à leur pupitre, avec un berlingot de lait fourni par l'école. Comme il n'y avait pas de réfrigérateur, les contenants étaient alignés le long des fenêtres pour les conserver au frais.

L'école était étroitement associée à l'Église catholique. Lorsque les sœurs ont décidé que j'étais un bon candidat à la prêtrise, on m'a emmené à l'église pour me présenter à quelques personnages importants. Je me souviens d'un homme en soutane noire, étrange, d'un naturel doux, qui me parlait affectueusement en m'indiquant les passages que je devais lui lire dans les documents qu'il avait apportés. Je me sentais spécial et j'aimais l'idée d'appartenir à ce club. On m'a remis une chasuble ornée de rubans et on m'a enseigné les tâches de servant de messe. L'église est devenue mon refuge. C'était comme être en coulisserie : il y avait du vin, quelques aliments à grignoter et je devais sonner les cloches. J'adorais mes nouvelles fonctions. Le curé m'adressait un clin d'œil lorsque venait le moment d'agiter les clochettes. C'est peut-être la camaraderie qui m'attirait, comme celle d'un groupe rock. J'ai fait ça durant quelques années, jusqu'à ce que les filles m'intéressent davantage que les prêtres. Ce fut la fin de ma carrière ecclésiastique.

Au Québec, je vivais entouré de musique. Mon père était un violoneux, tout comme son père. Sans être musicien professionnel, grand-père Lanois se produisait lors d'événements communautaires, de mariages et d'autres cérémonies. Dans la famille de ma mère, on chantait. Mes oncles et mes tantes chantaient de vieilles chansons folkloriques. Nos réunions familiales étaient typiques de la culture québécoise de l'époque : ce mélange de talents nous permettait de nous distraire entre nous. *De grosses familles ; des parties de cartes qui se prolongeaient tard dans la nuit ; beaucoup de rires, de cris et de tapes sur les cuisses ; les enfants entassés sur le lit pendant que les adultes se déchaînent dans la pièce d'à côté. On n'engageait pas de gardiennes à l'époque.*

Cette musique de mon enfance, surtout les mélodies, ne m'a jamais quitté. Même si je ne savais jouer d'aucun instrument, je pensais déjà à la musique. Je voulais une clarinette. Je ne sais trop comment, je m'étais mis en tête de jouer de cet instrument. Sans doute quelque chose que j'avais vu à la télé.

Ma mère me donnait une allocation d'un dollar par semaine, somme que je dépensais le samedi au cinéma du centre-ville où je me rendais seul à pied. Comme c'était l'âge d'or des péplums, j'ai vu *David et Goliath*, *Samson* et toutes ces œuvres que je trouvais sexy avec les jolies actrices en tenues légères. Un de ces samedis où je me rendais au cinéma, une flûte irlandaise en plastique blanc et rouge a attiré mon regard dans la vitrine d'un magasin d'instruments de musique. Ce n'était pas tout à fait une clarinette, mais pas bien loin. L'étiquette indiquait le prix d'un dollar. Ce samedi-là, je ne me suis jamais rendu au cinéma ; j'ai plutôt franchi la porte qui m'a mené vers une autre vie.

Table des matières

1	Quatre enfants, cinq cents milles	7
2	<i>Sling Blade</i>	36
3	La Floride	46
4	Pression acoustique	56
5	Le Nord	61
6	Dans le ruban jusqu'à la taille	87
7	Longue nuit et soleil de midi à Los Angeles	106
8	De New York à La Nouvelle-Orléans	110
9	<i>Beautiful Day</i>	134
10	Les cloches de Oaxaca	137
11	Les vendeurs de saucisses sous le viaduc	154

12	Emmylou Harris	159
13	La source unique	167
14	<i>Time Out of Mind</i>	173
15	Le multipiste ambulante	204
16	La Jamaïque	216
17	Quatre jours avec Willie Nelson	230
18	La musique de l'âme	239
	Remerciements	257